3.568
Th. RM.
A 2 0123

Compte-rendu

de la fête de l'inauguration

du Monument Polonais

à Rapperswyl en Suisse

avec une gravure.

Se vend au profit du monument.

Prix: 2 francs.

Zurich
F. Schulthess.
1868.

Monument Polonais à Rapperswyl

en Suisse

A 20123

Compte-rendu

de la fête de l'inauguration

du Monument Polonais

à Rapperswyl en Suisse

avec une gravure.

Se vend au profit du monument.

TOWARZYSTWO
BIBLIOTEKI POLSKIEJ
WE WIEDNIU

Prix: 2 francs.

Bh R
№ 3568
XXX

Zurich
F. Schulthess.
1868.

Bz 15462
635180 I

A 20123

Biblioteka Śląska

5,-

Avant-propos.

Avant de rendre compte de la solennité du 16 août, il est nécessaire de caractériser le fait de l'érection du monument polonais.

L'anniversaire séculaire de la lutte de la Pologne contre l'invasion étrangère a inspiré l'idée, partagée par des notabilités de divers pays, d'en perpétuer le souvenir par un monument. Une partie des fonds nécessaires a été souscrite, le reste garanti par le comte Ladislas Plater secondé par ses compatriotes en Pologne. Ce n'est donc pas l'oeuvre de l'Emigration polonaise, ou des Polonais exclusivement, comme on le croyait d'abord, mais celle de l'opinion publique qui proteste contre la violence séculaire dont la Pologne est victime.

Aussitôt qu'il a été décidé d'élever ce monument, le choix du pays dans lequel il devait se trouver est tombé sur la Suisse. La municipalité de la ville de Zurich avait généreusement offert un emplacement; des offres semblables ont été faites dans d'autres cantons; la préférance a été donnée à la ville de

Rapperswyl, du canton de Saint Gall, située sur les bords du lac de Zurich, comme réunissant toutes les conditions favorables à cette entreprise.

M. Jules Stadler, professeur de l'école polytechnique à Zurich, s'est chargé de dresser le plan du monument d'après les instructions qui lui ont été données; et M. Wethli marbrier-sculpteur a sous sa direction exécuté les travaux.

Le monument est placé sur une terrasse élevée, munie d'un parapet, qui domine tout le pays d'alentour; la vue est des plus belles, elle s'étend sur le lac de Zurich et sur la chaîne des Alpes. C'est une colonne corinthienne en marbre de couleur foncée, de 28 pieds de hauteur, placée sur trois marches en granit; la partie inférieure est consacrée aux armes de la Pologne sculptées dans le marbre blanc, au dessous desquelles on lit les mots: *Deus servet Poloniam.*

Sur deux autres côtés, en latin, en polonais, en français et en allemand se trouve l'inscription suivante:

L'esprit immortel de la Pologne
Par une lutte sanglante et séculaire
Proteste contre l'oppression de la force,
Et sur le libre sol de l'Helvétie
Fait appel à la justice
De Dieu et du monde.

16 Août 1868.

Sur le quatrième côté on lit les lignes suivantes, dans lesquelles sont résumés les faits les plus saillants des dernières cent années de l'histoire de Pologne:

Confédération de Bar 29 février 1768.

Constitution du 3 mai 1791.

Guerre d'indépendance 24 mai 1794.

Légions polonaises en Italie 20 janvier 1797.

Légions en Pologne 3 novembre 1806.

Défense du duché de Varsovie 1809.

Confédération de Varsovie 28 juin 1812.

Guerre d'indépendance 29 novembre 1830.

Insurrection à Cracovie 22 février 1846.

Insurrection en Posnanie 20 mars 1848.

Guerre d'indépendance 22 janvier 1863.

Au dessus des inscriptions se trouvent sculptés les ornements militaires. La colonne est surmontée d'un aigle prenant son essor et entourée d'une belle grille de fer.

Aussitôt que le jour a été fixé pour la solennité de l'inauguration du monument, de nombreuses lettres, adresses, poésies et dépêches affluaient de toute part, comme acte d'adhésion. Quelques unes d'entre elles se trouvent insérées dans ce compte-rendu. Ne pouvant les publier toutes, nous nous bornerons à mentionner, que de tous les pays de l'Europe, excepté la Russie, et de la part des hommes de tous les partis, sont

venues des adhésions à la protestation représentée par le monument polonais. Cette unanimité est de bonne augure et elle donne à la manifestation de Rapperswyl une haute portée. — Les administrations des chemins de fer et des bâteaux à vapeur se sont empressées de réduire considérablement leurs prix pour les Polonais, qui en masse, allaient prendre part à la solennité. Plusieurs délégués sont arrivés de Galicie: c'étaient MM. Henri Schmitt historien de renom, Jarocki, Semilski et le docteur Ignace Kaminski. Les Polonais de la Prusse occidentale se sont fait représenter par MM. Danielewski et Mardfeld; des émigrés à Paris par M. Séverin Elzanowski; le Comité franco-polonais à Paris et la Rédaction du Siècle par M. Anatole de la Forge. La présence du général Perczel et de plusieurs notabilités hongroises, ainsi que celle des correspondants des journaux de Pesth, prouve le vif intérêt que prend la Hongrie à cette manifestation.

Dès le 15 août les étrangers et les Polonais arrivaient en masse à Rapperswyl et à Zurich; des conférences d'une nature plus ou moins confidentielle ont eu lieu dans l'une et dans l'autre de ces deux villes, et elles se sont renouvelées le 17 après la fête de l'inauguration.

Le 16, à 11 heures, a été célébré par un ecclé-

siastique polonais, le service divin dans l'église des capucins voisine du monument; après la messe, l'hymne national polonais a été chanté. A trois heures un bâteau à vapeur sur lequel flottait le drapeau de la Pologne, a amené à Rapperswyl un grand nombre de Polonais de Galicie, en costume national, des Suisses et des étrangers de divers pays. Selon le programme publié d'avance, les arrivans ont été conduits à l'hôtel du Cygne, où siégeait le comité-organisateur de la fête, et complimentés par le conseil municipal de Rapperswyl, et par M. le comte Plater au nom des fondateurs du monument. C'est là que s'est fait la distribution de 500 cocardes polonaises aux assistans, pour lequels des places spéciales ont été réservées. En outre il y a eu pour les dames trois cents places sur une estrade près du monument.

A quatre heures a commencé la marche du cortège, précédé par le drapeau fédéral Suisse et celui de la Pologne, par six jeunes filles de Rapperswyl portant des écharpes aux couleurs polonaises, qui allaient dévoiler le monument, par les membres du conseil municipal de la ville, et le comité organisateur de la fête, ainsi que les députations et les notabilités de divers pays. Le nombre des assistans dépassait le chiffre de dix mille.

Le cortège a traversé toute la ville, dont les rues étaient richement pavoisées, et il est arrivé vers les 5 heures près du monument. Dès son arrivée sur la terrasse, la société chorale de Rapperswyl a entonné, avec l'accompagnement de l'exellent orchestre de Zurich, l'hymne national de la Pologne. Après, au signal donné, le monument a été dévoilé aux immenses acclamations des assistans, et une salve d'obusiers de montagne s'est fait entendre.

M. le comte Plater est monté à la tribune pour prononcer son discours d'inauguration, et remettre le monument, au nom des fondateurs, à la garde des autorités et des habitants de Rapperswyl.

Ce discours a été suivi d'une mélodie nationale polonaise exécutée par la Société chorale, et d'une cantate composée à Dresde par M. Siegel et destinée à cette solennité.

M. Helbling, président du conseil municipal de Rapperswyl, a répondu au nom de la ville au discours d'inauguration; son discours a été suivi par ceux des délégués et des orateurs, que nous reproduisons d'après la sténographie et les notes des rapporteurs.

Le plus beau temps a favorisé cette fête, et le coup d'oeil a été admirable. Le retour du cortège s'est opéré entre six et sept heures; 500 convives se sont trouvés réunis au banquet international à l'hôtel

du Cygne, dans une vaste salle décorée et ornée des drapeaux de tous les pays de l'Europe, excepté celui de la Russie. Le drapeau des Etats-Unis d'Amérique s'y trouvait aussi. Ce festin embelli par la musique, placée dans un jardin improvisé dans la salle, a duré jusqu'à minuit; de nombreux discours en français, en allemand, en polonais et en anglais ont été prononcés; de nombreuses dépêches et lettres ont été lues.

Ce qui a caractérisé surtout cette réunion internationale, c'est son esprit de confraternité et de convenance, son attitude pleine de dignité, et le tact instinctif, dont elle a fait preuve en ne blessant aucunement les susceptibilités des gouvernements des états, dont les drapeaux se trouvaient représentés.

Rendons justice à cette unanimité de sentiments et à leur modération, qui triompheront un jour de la force, et feront régner le droit et la justice.

Discours d'ouverture

prononcé par le Comte Ladislas Plater.

Messieurs,

Un siècle vient de s'écouler depuis que la lutte nationale de la Pologne a commencé contre l'agression étrangère, un siècle d'injustice, d'oppression et de martyre.

Des générations se sont succédées toujours prêtes à défendre la liberté et l'indépendance nationales, sans égard aux torrents de sang répandus, aux ruines amoncelées, à la force brutale et à la barbarie triomphantes.

Ah c'est qu'il n'y aura jamais d'armées capables de tuer l'idée et le sentiment de tout un peuple, quelles que soient l'injustice des uns et l'apathie des autres. — La Pologne décimée, spoliée, ensanglantée, aujourd'hui comme il y a cent ans, n'attend que le moment de faire triompher son droit, qui est la base de notre société moderne. Que deviendrait l'Europe si l'on parvenait à substituer l'idée mongolo-moscovite à l'idée européenne, c'est-à-dire le droit du plus fort à celui en vertu du quel les peuples conservent leur nationalité et leur indépendance tra-

ditionelles? Le monde rétrograderait de plusieurs siècles et une nouvelle invasion de barbares flétrirait notre époque. La Pologne représente donc le principe vital de notre société moderne, et à ce titre sa cause est une cause internationale, européenne, populaire, qui inspire la plus vive sympathie aux hommes, quel que soit le parti politique auquel ils appartiennent, quelle que soit leur nationalité. Ce caractère international, Messieurs, rehausse l'importance de la solennité d'aujourdhui, destinée à perpétuer par un monument le souvenir de la lutte séculaire de la Pologne, et la présence des notabilités de divers pays et de nombreux réprésentants polonais, donnent une haute portée à cette démonstration. En effet l'opinion publique en Europe doit une réponse aux provocations panslavistes de la Russie, et notamment à celle de l'an dernier, ainsi qu'à l'orgueil insensé de son souverain, qui croit pouvoir effacer d'un trait de plume le nom de la Pologne de la carte de l'Europe, en foulant aux pieds tout ce que l'Europe doit respecter, le droit, la justice et les engagements internationaux.

Aujourd'hui plus que jamais les hommes de coeur, amis de la liberté, doivent se donner la main en présence du danger commun; car ne nous dissimulons pas son existence. La Russie a fait beaucoup de chemin depuis qu'une iniquité séculaire a fait d'elle, par la possession de la Pologne, une puissance européenne. Loin d'avoir renié dans les faits son origine asiatique, elle représente aujourd'hui, comme il y a

plusieurs siècles, l'idée mongole, le principe de violence et de destruction. Impuissante dans l'assimilation de l'élément polonais, inférieure dans la civilisation, elle fait appel à la destruction, et pour y réussir, elle associe dans cette oeuvre l'absolutisme du souverain au nivellement anti-social du communisme. C'est avec ces deux puissants leviers qu'elle croit pouvoir venir à bout de la vitalité de la Pologne.

L'expérience lui démontre déjà la profondeur de son erreur. En introduisant violemment le mongolisme en plein dix-neuvième siècle en Europe, et en sapant les fondements de la société, la Russie forge des armes très dangereuses contre elle-même, dont elle deviendra la première victime.

Mais l'Europe peut-elle rester spectatrice impassible de tant de forfaits, et laisser des millions de Polonais à la merci de la barbarie la plus raffinée, persécutés dans leur foi religieuse, dans leur nationalité, dans leur foyer domestique, et jusque dans l'usage de leur propre langue considérée comme étrangère? Non cela n'est pas possible. Le jour n'est pas éloigné où les intérêts communs de la sécurité et de la civilisation provoqueront des efforts communs, et alors la Russie sera refoulée vers les limites qu'elle n'aurait jamais dû franchir. Heureusement elle s'est chargée elle-même de faire comprendre à l'Allemagne, qu'elle est aussi hostile à la nationalité germanique qu'à celle de la Pologne, et des esprits clairvoyants signalent déjà à l'Allemagne ce danger commun et les moyens pratiques pour le conjurer.

La solennité internationale d'aujourd'hui rendra sous ce rapport un grand service; elle servira de trait d'union entre les peuples qui veulent se donner la main, elle rappellera à l'Europe qu'il y a des millions d'hommes qui souffrent cruellement des actes de la plus affreuse barbarie, qu'il est temps de mettre un terme à une iniquité séculaire aggravée par tant de crimes.

C'est un beau spectacle que de voir se manifester sur le sol classique de la liberté, les voeux et les espérances des millions d'hommes. Honneur donc à la Suisse, aux autorités et aux habitans de Rapperswyl, qui ont pris une part si active dans cette majestueuse démonstration, laquelle raffermira les liens de confraternité entre les peuples de l'Europe.

Discours de M. Helbling

Président du Conseil municipal de Rapperswyl.
(Traduit de l'allemand.)

Messieurs,

L'importance de la solennité d'aujourd'hui se trouve exprimée dans une des inscriptions gravées sur ce monument. La nation polonaise, dont l'origine se perd dans les siècles les plus reculés, est une des plus anciennes de l'Europe, et de tout temps elle fut chargée d'une mission importante. La Pologne, boulevard de la civilisation contre la barbarie asiatique, s'agrandit pendant la paix et pendant les guerres, durant lesquelles ses valeureux fils combattirent avec une bravoure héroïque, qui ne se démentit pas un instant dans la lutte séculaire dont nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire. Cette mission civilisatrice de la Pologne ne put malheureusement la préserver de l'oppression. Entourée de puissants voisins, avides de butin, divisée à l'intérieur, elle ne put empêcher ses ennemis de s'établir chez elle, ce qui les enhardit de plus en plus. Lorsque les patriotes se rendirent compte de cette situation, ils se trouvèrent sous les

armes en 1768 à Bar, et commencèrent courageusement la lutte. Elle fut cruelle et sanglante: la force brutale foula aux pieds le droit et la liberté. Le premier partage de la Pologne fut accompli et suivi d'une nouvelle guerre d'indépendance, après laquelle un nouveau partage de ce malheureux pays combla son infortune.

Le peuple polonais saisit pourtant chaque occasion pour prendre les armes et faire valoir son noble patriotisme et sa grande bravoure. Les instruments de paix devinrent entre ses mains des engins de guerre pour repousser la barbarie. Mais la violence fut plus forte que le droit. Après cent ans de lutte nous voyons ce peuple opprimé par un autre infiniment inférieur sous le rapport de civilisation.

Il s'est trouvé des historiens qui ont essayé par divers arguments de sophistique de justifier le partage de la Pologne. Mais si l'on a fait valoir les divisions intestines comme cause de cette catastrophe, nous répondrons: depuis quand les brigands ont-ils le droit de pénétrer dans une maison dont les habitans ne sont pas d'accord entre eux?

On allègue encore que la liberté n'était pas complète en Pologne. Cependant quel peuple gouverné par l'un des souverains copartageants a été plus libre à cette époque? Dans les derniers combats la Pologne a prouvé sa ferme volonté de procéder dans la voie d'un sage développement des institutions populaires. Des constitutions furent rédigées qui aujourd'hui encore feraient honneur aux états qui les adop-

teraient. Mais les envahisseurs surent empêcher que ces constitutions fussent mises en pratique. Si la Pologne devenait aujourd'hui indépendante, elle serait aussi libre que tout autre pays de l'Europe.

Nous assistons à l'inauguration d'un monument qui perpétue le souvenir d'une lutte séculaire contre une puissance et une oppression qui n'ont rien d'égal dans l'histoire. Qui aurait cru que dans la seconde moitié du XIX siècle, à une époque de civilisation avancée, la barbarie ne ferait que des progrès! Peut-on se figurer quelque chose de plus affreux, que le décret qui interdit au mari de parler sa propre langue avec sa femme, ses enfants et tout son entourage? que cet acte de brigandage contre le plus important droit de l'homme, dont jouit déjà l'enfant à la joie de ses parents?

Le monument qui est devant nous, est un hommage rendu à des milliers de Polonais qui ont préféré la mort à l'esclavage, qui ont succombé pour la patrie et la liberté. C'est une menace permanente dirigée contre les oppresseurs *„exoriare aliquis ex ossibus ultor!"*

Soyez donc les bienvenus sur le sol de la Suisse, vous, fils de la malheureuse Pologne, dans votre pélérinage entrepris pour rendre hommage à ce représentant de votre protestation solennelle et de vos espérances! Conservez les précieusement, car le grand jour éclairé par le soleil de la liberté, viendra pour votre patrie avec toute la splendeur et sa majesté.

Je vous salue représentants de divers pays de

l'Europe, qui êtes venus ici pour affirmer, que malgré la force brutale il est encore possible aux peuples de se réunir.

Soyez les bienvenus, chers confédérés, qui avec nous avez salué ce monument et qui serez ses gardiens. Je m'adresse à vous avec les sentimenst ses opprimés, et avec le cri de joie des peuples heureux et indépendants : vive la liberté !

Discours de M. Henri Schmitt

Délégué de la Société nationale démocratique à Lemberg.
(Traduit du polonais.)

Messieurs,

Arrivés de diverses provinces polonaises, nous célébrons aujourd'hui, au milieu de nombreux amis de la Pologne, l'inauguration du monument destiné à rappeler aux générations futures la lutte sanglante et séculaire de notre nation avec son envahisseur.

Il y a un siècle, 300 nobles polonais se réunirent à Bar pour relever leur patrie opprimée par la Moscovie; ils jurèrent de ne point déposer les armes aussi longtemps que la présence de leur ennemi souillerait la sainte terre de leurs ancêtres. 300 patriotes déclarèrent donc la guerre à la puissante Moscovie, qui comptait des millions d'esclaves et pouvait leur opposer 300,000 combattants. Cependant cette infériorité du nombre ne les intimida pas; ils partirent pleins d'amour pour leur patrie, avec la conviction qu'ils ne survivraient pas à ce combat; aussi périrent-ils presque tous. Mais la Moscovie n'y gagna rien, car au lieu d'une confédération étouffée, plu-

sieurs nouvelles surgirent pour continuer la lutte avec la même bravoure et le même enthousiasme.

Ces combats durèrent pendant cinq ans. Ce n'est point le lieu pour indiquer les erreurs de cette époque et entrer dans les détails de cette lutte sanglante. Il suffit de dire que la Moscovie se servit contre la Pologne de toutes les armes, et là où les balles ne lui suffisaient pas, elle avait recours à l'assassinat et au couteau.

Il n'y a point d'expression pour peindre les ruines amoncelées pendant cette guerre. Après cinq ans de lutte acharnée, la confédération de Bar fut vaincue par la suprématie de trois puissances réunies, et le premier partage de la Pologne fut accompli. Mais le combat commencé il y a cent ans n'a point cessé, il dure encore sous des formes multiples dans le domaine moral et matériel. L'idée polonaise est toujours aux prises avec celle du destructeur de la nationalité de la Pologne.

Lorsque le 29 février dernier, en célébrant l'anniversaire centenaire de la confédération de Bar, nous avons appris qu'un monument devait être élevé en Suisse, pour perpétuer le souvenir de la lutte séculaire de la Pologne, un sentiment de douleur mêlé de joie s'est emparé de nous. La douleur provenait de la conviction, qu'après tant d'efforts nous ne pouvions pas même avoir à notre disposition un pied de terre polonaise, sur laquelle pourrait s'élever un monument à nos héros et à nos martyrs. La joie provenait de la possibilité de l'avoir sur une terre étran-

gère, libre et sympathique, pour rappeler constamment à l'Europe nos droits, et à nous mêmes notre devoir de continuer la lutte sacrée. Ce monument centralisera nos efforts, et comme il a aujourd'hui réuni autour de lui un si grand nombre de représentans de diverses nationalités, il nous réunira tous dans un seul camp national.

Après les derniers évènements qui nous ont couté tant de victimes et tant de sang, une certaine apathie s'était emparé de notre pays. Au milieu de ce revirement, le travail organique avait empiété sur la solution de la question nationale. Il est hors de doute que ce travail est indispensable, mais à condition qu'il soit le corollaire de la grande idée que nous sommes appelés à réaliser. Tout travail exige du dévouement, mais les hommes et les peuples ne se dévouent qu'à une idée; il importe donc pour le succès de nos efforts, de désigner l'indépendance de la patrie comme le but suprême, et le travail comme le moyen d'y arriver.

Travaillons donc ardemment les yeux fixés vers ce but suprême. Que le monument nous rappelle constamment la sainte Pologne, pour laquelle nos héros et nos martyrs mouraient avec joie pendant la lutte séculaire.

Si malgré d'aussi gigantesques sacrifices nous n'avons pu libérer notre patrie, que cela soit pour nous un indice que nous ne nous sommes pas encore corrigés des fautes qui ont contribué à la chûte de la Pologne; la conscience nationale hâtera cette conversion.

Que ce monument nous fasse prendre la résolution de nous corriger, enfin que tous fraternellement unis dans un travail consciencieux, nous puissions réunir des éléments de force pour notre future guerre d'indépendance. Ainsi réunis, puissants par l'amour de la patrie, nous serons en mesure de créer des forces suffisantes pour la sauver nous mêmes.

Que l'existence de ce monument maintienne et propage le feu sacré dans nos poitrines, lequel en nous endurcissant dans le travail et en augmentant encore notre dévouement, nous rapprochera du jour de notre renaissance.

C'est par ces vœux que je termine ma courte allocution pendant cette belle solennité, consacrée à un monument qui rappellera tous les jours au monde notre lutte séculaire pour reconquérir la liberté et l'indépendance.

Discours de M. Danielewski

Délégué du district de Culm.
(Traduit de l'allemand.)

Messieurs,

Un poëte allemand a dit un jour:

„Les poëtes allemands glorifient les fils de l'Allemagne,
„La fierté allemande fait valoir ses héros,
„La Pologne donne aux siens une larme,
„Car on lui défend de parler de leur gloire."

Ceci peut se dire aujourd'hui comme il y a trente ans. Nous ne pouvons donner à nos héros que des larmes secrètes, car si nos ennemis les voyaient, ils nous en feraient un crime.

Répondant à l'appel qui nous a été fait, nous sommes arrivés ici de bien loin, aussitôt que nous avons appris qu'il y a encore en ce monde un petit coin de terre, où il est permis au génie polonais d'exprimer ses espérances, et la certitude que la Pologne obtiendra un jour satisfaction de la justice de Dieu et du monde. Nous venons vous remercier, noble peuple suisse, de l'assistance et de l'hospitalité que nos frères ont trouvées chez vous, et du cou-

rage que vous avez montré en laissant élever ce monument. C'est au génie immortel de la Pologne qu'il est consacré, et c'est ce génie que je veux tenter de caractériser en quelques mots.

Le monument nous rappelle des faits authentiques, laissons dont parler les faits. Un des plus saillants, c'est la Confédération de Bar, avec laquelle finit l'époque de la décadence, et commence celle de la lutte avec la barbarie, et les efforts pour la restauration de l'état. On attribue la cause de notre déchéance aux divisions de la noblesse; mais en argumentant ainsi, on confond les causes avec les effets. Une des causes de notre chûte, c'est que nous avions trop à faire. D'une part il fallait nous défendre contre la tyrannie et la barbarie qui nous menaçaient du côté de l'Asie, comme nous l'avions fait longtemps de concert avec le peuple allemand, jusqu'à ce que le dernier acte de ces efforts fraternels fut accompli à Vienne par notre Sobieski.

D'autre part, désirant suivre les progrès de l'occident, nous avons trop entrepris à la fois, n'ayant pas eu le temps de nous identifier avec ces progrès, et de les faire valoir dans nos institutions.

C'est en servant la civilisation que nous sommes devenus grands et que nous sommes tombés, c'est encore par la civilisation que nous nous releverons.

Puisque j'ai l'occasion de m'adresser à vous en allemand, je vais toucher un sujet qui concerne plus particulièrement la nationalité allemande. Il s'agit d'apprécier les éventualités qui résulteraient de la

renaissance de la Pologne. Quelles seraient les frontières qui la sépareraient de l'Allemagne? Les obtiendrait-on pacifiquement, ou par les armes? Cette question ne sera résolue que par la guerre, dans laquelle notre sang coulera à côté du vôtre; il ne sera pas versé sur l'Oder ou la Vistule, mais bien plus loin, près du Dniéper, en combattant l'ennemi commun de la civilisation d'aujourd'hui. C'est le colosse moscovite, qui semblable au polype, allonge ses cent bras vers l'Asie pour étendre sa domination sur la mer Noire et la Méditerranée. C'est le même implacable ennemi qui opprime vos frères dans les provinces Baltiques, où la langue allemande est persécutée comme la langue polonaise chez nous; car la fantaisie barbare des Moscovites est incapable de produire quelque chose de nouveau.

Que ce monument serve de trait d'union entre toutes les nations, car leurs sympathies mutuelles sont fondées sur les principes de liberté et leur génie national. Nous poursuivons tous le même but, le perfectionnement de l'esprit humain et des institutions libérales; dans ce travail nous avons marché bien des fois ensemble. Ainsi, laissez-nous espérer que bientôt arrivera le moment, où nous marcherons en commun contre la barbarie. La cause polonaise est la cause de l'humanité; nous la servirons avec vous avec le plus grand enthousiasme.

Discours de M. Corneille Ujeiski

Poète polonais de Galicie.

Je veux être bref, car je suis avare de paroles. Tous ceux qui souffrent parlent ainsi, et je suis Polonais.

Nos sabres autrefois n'étaient pas longs, et cependant ils atteignaient bien loin; les poitrines de nos martyrs d'aujourd'hui ne sont pas plus larges que celles des autres hommes, mais elle servent de tabernacle quelquefois à Dieu lui-même.

L'anniversaire séculaire de notre lutte nationale nous a amenés, orphelins de l'humanité, sur le sol libre et heureux de l'Helvétie pour protester contre nos oppresseurs, et dans ce moment solennel l'âme de toute la Pologne est avec nous. Nous protestons au nom des vivants et des morts, au nom de nos enfants au berceau et des tombes de nos frères; au nom de tous ceux qui souffrent, qui ont de la foi, ou qui doutent.

Nos larmes et notre sang répandus pour la liberté, auraient pu former une nappe d'eau aussi grande que celle qui est devant nous; de nos tombes amoncelées pendant une lutte séculaire pourrait surgir

une montagne aussi élevée que l'une de celles qui forment la chaîne des Alpes. Notre martyre suffirait pour la rédemption du monde entier. Nous sommes une nation dans laquelle le Christ est incarné.

Notre nation, comme telle, ne se présente pas devant vous avec les gémissements d'une mendiante, malgré les haillons qui la couvrent, mais avec la dignité et l'assurance de la supériorité spirituelle.

Notre dernière insurrection et notamment les manifestations qui ont eu lieu il y a sept ans à Varsovie, appelée avec raison *le cœur de la Pologne*, ont démontré au monde la puissance de la force morale qu'on ne comprend plus aujourd'hui. C'est avec ce trésor que nous nous présentons devant vous, qui combattez pour une idée sainte quelconque et désirez son triomphe. Que les idoles de la force brutale, agonisant sur leurs trônes, arment les masses avec des fusils à aiguilles; mais vous qui désirez la liberté et le règne de Dieu, prenez les armes que la Pologne martyre vous présente. Si par votre travail intérieur vous parvenez à obtenir cette force morale, dont je viens de vous parler, de simples bâtons entre vos mains deviendront des glaives (ce que vous Suisses savez le mieux); avec ces bâtons, comme a dit un de nos héros, on se procure des fusils, avec des fusils des canons, avec des canons des forteresses.

Nous avons élevé notre monument national sur votre sol, Suisses nobles et indépendants; non pas un monument de notre servitude, mais celui de notre puissance, qui scelle notre martyre séculaire.

Je vous prédis, mes compatriotes et mes frères, la prochaine renaissance de la Pologne. Ce n'est pas en vain que vous appelez vos poètes prophètes, je le suis. Vous tous qui représentez les nations aimant notre patrie, recevez de ma part, en son nom, l'expression de sa gratitude pour des sympathies aussi chaleureusement manifestées. Et toi, Suisse hospitalière, libre et sainte, reçois de la part de la Pologne ta sœur, comme gage d'amour et de reconnaissance, sa bénédiction. Le poète d'un peuple infortuné a un sacerdoce à remplir, et dans ce moment il me semble, que j'ai la mission et le droit de te bénir.

Discours de M. Anatole de la Forge

Délégué du Comité franco-polonais à Paris et de la Rédaction du Siècle.

Messieurs,

Appelé à l'honneur de représenter devant vous à la fois le comité franco-polonais et le journal le Siècle, je ne viens pas vous raconter après tant d'éloquents historiens les souffrances d'un peuple en qui se personnifie la revendication du droit. Sa cause nous attire, parcequ'elle est la cause de l'humanité, de la civilisation, de l'honneur et de la liberté. Tout a été dit sur les vertus chevaleresques, l'immolation volontaire, la persévérance indomptable, l'héroïsme de ce peuple de Pologne, auquel votre patriotisme élève ce monument sur la terre libre de Suisse.

Non, Messieurs, je ne vous retracerai pas, si glorieux qu'ils soient, les hauts faits dont quelques uns des hommes qui m'entourent ont été les héros. J'épargne l'éloge à leur modestie égale à leur courage. D'ailleurs ils n'ont pas besoin de nos hommages puisqu'ils considèrent n'avoir fait que leur devoir.

Ce que je vous apporte, messieurs, c'est d'abord l'expression des sympathies respectueuses de mes

collègues du comité franco-polonais; c'est ensuite les voeux ardents de tous mes collaborateurs du Siècle et les regrets de son directeur politique, M. Havin, qui a constamment soutenu dans notre journal votre juste cause.

En réponse aux paroles émues et émouvantes de M. le comte Ladislas Plater, nous souhaitant ainsi que M. le président du conseil municipal la bienvenue à Rapperswyl, je tiens à vous affirmer que nos sentimens d'affection pour la Pologne sont partagés par toute la nation française. Le rôle du comité qui m'envoie vers vous n'a été jusqu'à ce jour qu'un rôle de propagande; il s'est surtout efforcé de donner un corps et une direction aux manifestations sympathiques de l'opinion publique.

Elles se traduisirent avec éclat à Paris dans les conférences de la salle Barthélemy. Quelques uns de ceux qui me font en ce moment l'honneur de m'écouter y assistaient. Ils se souviennent encore du succès qu'obtinrent ces réunions populaires, où six mille auditeurs suivaient attentivement les dissertations littéraires, historiques et philosophiques, cherchant sous les paroles des orateurs les allusions à votre malheureux sort. C'était bien lui en effet qui les préoccupait tous, car vous étiez alors les soldats de l'insurrection polonaise comme vous en êtes aujourd'hui les martyrs et les exilés.

Ce que le peuple parisien essayait en ce temps là de faire pour vous, le peuple suisse le réalise actuellement en vous offrant la plus cordiale hospitalité.

Vos compagnons d'armes, vos amis, vous ont dit quels battements de mains, quels cris d'enthousiasme accueillaient le nom sacré de la Pologne quand ce nom, parti du cœur, arrivait sur les lèvres de chaque orateur de la salle Barthélemy. C'était au sortir de ces séances mémorables que les ouvriers, les étudiants, les élèves de l'école polytechnique, de l'école normale, des écoles de droit et de médecine, voire même les élèves du séminaire de Saint-Sulpice, accouraient au Siècle et au comité central apporter leur modeste offrande pour vos blessés, vos prisonniers et vos veuves. Ce fut le denier de la Pologne. Il venait en aide à d'incroyables misères; à d'atroces souffrances des défenseurs de la nation en deuil, dont le monument de Rapperswyl perpétuera le souvenir.

Croyez le bien, messieurs, l'opinion publique en France s'associe de cœur à votre manifestation. Tout à l'heure vous en aurez la preuve dans les lettres nombreuses qu'on vous lira.

Quoi qu'on vous dise, le peuple, le vrai peuple, c'est-à-dire les travailleurs de toutes les conditions, le peuple conserve pour la Pologne un attachement mêlé de respect qui n'attend qu'une occasion favorable de se manifester.

D'accord avec notre comité, la presse indépendante entretient chez nous la haine de tous les despotismes, en commençant par le despotisme moscovite, plus dangereux encore que les autres. A ceux qui reprochent à la démocratie française d'être injuste envers le czar quand il s'agit de défendre la Pologne,

nous répondrons comme M. Carnot au corps législatif: „Mais le czar n'est pas un homme, c'est un code et une bible“. Grande vérité en effet, messieurs, car le gouvernement de la Russie est tout autre chose qu'un despotisme politique et personnel.

Le despotisme des hommes finit en même temps qu'eux. Celui de la Russie se perpétue d'âge en âge. Il est une religion et une institution. „La loi“, ajoutait „M. Carnot, dans un remarquable discours, „veut „qu'on obéisse au czar à la fois par la crainte et „par conviction“. Cet honorable député, si dévoué à la Pologne, a rendu un nouveau, un grand service. Il a porté récemment à la politique moscovite un coup qui a retenti à Pétersbourg et à Moscou.

La chambre des députés toute entière, malgré nos profondes divisions intérieures, a accueilli l'amendement contre le panslavisme; — un signe des temps, messieurs! — qui vous prouve qu'il y a des questions sur lesquelles la France n'est pas divisée.

Le but du despotisme moscovite, vous le savez mieux que moi, se révèle ou plutôt s'affirme dans cet aveu officiel de Mouravieff: *Extirper de l'empire russe l'élément polonais.* Hélas! l'œuvre de destruction n'a jamais cessé.

Elle menace aussi la France, et c'est vous alors qui nous défendrez, comme vous l'avez déjà fait, quand, protégeant l'Europe, vous arrêtiez l'invasion des barbares.

En attendant, vos implacables ennemis poursuivent leur plan d'extermination. Mais, dans ses cal-

culs, le génie moscovite se trompe. Il interdit l'usage de la langue polonaise en Pologne. Il sépare la famille sans parvenir à la diviser. Il ferme les écoles, il s'empare de la propriété, il persécute les religions: mais le despotisme ne peut rien contre l'unité d'âme qui est faite parmi vous. Un publiciste russe l'a écrit: „Cette unité d'âme rend la Pologne immortelle".

„Vos bourreaux, messieurs, succomberont au „crime. Comment renaît un peuple scellé quatre fois „dans le sépulcre par des politiques qui ne peuvent „si bien laver leurs mains que la trace du meurtre „n'y apparaisse toujours; par quel miracle de vita„lité intérieure ce peuple résiste-t-il à la destruction, „et par quels procédés extraordinaires, entièrement „imprévus, reparaît-il sur la scène au moment où on „le croit presque réconcilié avec la mort".

Le sentiment du droit si vivant en vous, messieurs, explique cette résurrection morale qui étonne M. de Mazade, le rédacteur de la Revue des Deux Mondes, et qui l'émeut parcequ'il aime votre pays; il a raison, en vous aimant on aime la plus intéressante, la plus grande cause du monde, celle du droit opprimé par la force. Partout, quand le droit est atteint, l'Europe souffre. Nous l'avons vu alors que votre héroïque sœur, la Hongrie, dont j'aperçois ici les plus valeureux représentants, le général Perczel à leur tête, subissait elle aussi les tortures du despotisme. Cette énergique nation marche à de glorieuses destinées, et ce sera justice, lorsque pour elle comme pour vous, l'heure de l'indépendance aura sonné.

Ne désespérons donc pas, messieurs, d'assister un jour à la formation d'une alliance des peuples affranchis et fraternellement unis. Jusque-là, pour arriver à la *fédération européenne*, soutenez la lutte séculaire que nous célébrons ensemble dans cette fête internationale, transformée par les sympathies helvétiques en une fête de famille.

Le comité franco-polonais et le journal le Siècle pouvaient aisément choisir un représentant plus méritant à coup sûr que celui qui a l'honneur de parler devant vous; mais le Siècle et le comité n'auraient pas trouvé un homme plus reconnaissant que moi de votre bienveillant accueil.

Avant de nous séparer, messieurs, permettez que, au nom de tous ceux qui m'ont envoyé, je dépose cette couronne de lauriers sur le monument patriotique, confié à la garde du vaillant peuple suisse.

Discours du Landammann Saxer

Ancien Président du Comité polonais à Saint Gall.
(Traduit de l'allemand)

Le comité polonais de Saint Gall m'a chargé, ainsi qu'un de mes amis, de le représenter à la solennité d'aujourd'hui, consacrée à l'inauguration d'un monument qui nous rappelle tant de souvenirs.

En montant à la tribune j'ai cédé aux instances d'un ami, et je lui en sais gré parcequ'il m'a fourni l'occasion de remercier, au nom de ma patrie, les orateurs qui lui ont témoigné aujourd'hui des sentiments si affectueux.

Oui, c'est le peuple suisse qui a offert ses profondes et sincères sympathies au peuple polonais, qui s'est identifié avec sa lutte, avec ses revers et avec sa douleur. Un simple appel à suffi pour rendre actives ces sympathies.

Lorsqu'on a une patrie aussi belle que la nôtre, on sait ce que c'est que de ne pas avoir de patrie. Regardez autour de vous, Messieurs, ici les ondes du lac dorées par le soleil, là une chaîne de montagnes se perdant dans les nues. Aussi, lorsque dans ce magnifique pays, des exilés se présentèrent en masse, un mot suffit pour donner un grand élan aux

sentiments de la Suisse dévouée à la cause polonaise. Quelques hommes furent choisis comme ses interprètes, et durant toute ma vie je me réjouirai d'avoir été parmi eux pour faire, au nom du peuple suisse, un accueil hospitalier à ces étrangers sans patrie. Nous eûmes pour mission de fortifier dans ces cœurs saignants et aigris par le malheur, l'amour fraternel et la foi dans la sympathie des peuples, d'essayer non de guérir une blessure qui ne peut se cicatriser, mais au moins de calmer la douleur.

C'est à cette noble œuvre que se consacra notre peuple, qui ne revêtira jamais une camisole de force pour observer une neutralité hostile aux intérêts des autres peuples, et qui ne se laissera jamais égarer par une diplomatie, laquelle en se dupant elle-même cherche à duper les autres. Il existe un instinct indestructible chez un peuple libre; c'est celui qui attire l'homme vers l'homme, le frère vers le frère, le peuple libre vers le peuple qui aime la liberté, qui combat et qui meurt pour elle.

C'est ainsi que nous sommes devenus les gardiens de ce monument de l'histoire de la Pologne.

Mais on pourra se demander si c'est le mausolée d'une nation vouée à la décadence, ou si c'est un monument qui nous rappelle les douleurs de Golgotha et la résurrection glorieuse du divin triomphateur, qui a vaincu l'astuce des hommes et leur force brutale.

Il me semble que ce monolithe raconte une douloureuse histoire à l'ombre de Hutten sur l'île silen-

cieuse et voisine d'Ufenau, et que cette triste complainte arrive sur les brises du soir jusqu'au tombeau de cet intrépide champion de la vérité et du droit. Ah Hutten! lève-toi, lève-toi, ton œuvre n'est pas encore achevée, ta lutte contre la violence et les ténèbres n'est pas encore terminée. Des siècles ont passé sur ta tombe et tes chants de liberté, et voici un peuple tout entier qui a lutté comme toi pour ce qu'il avait de plus cher, et il a reçu en échange la mort, l'exil et un petit coin de terre libre pour élever un monument à sa douleur et à ses espérances. Réveille-toi, Hutten, et sors de ta tombe silencieuse!

Il me semble que j'entends souvent cette complainte le soir, lorsque le calme succède aux labeurs de la journée; mais j'entends aussi une autre voix qui me dit que ce n'est pas un mausolée, mais un monument précuseur d'une prochaine renaissance.

Et en effet, si nous considérons le réveil de l'esprit public dans bien des pays, il nous est impossible d'admettre, que la Pologne soit perdue pour toujours, même si l'on s'efforce de lui ravir sa propre langue. Qui ne sait que la langue d'un peuple est l'interprète de son cœur et de son âme, et qu'il n'y a point d'arme capable de l'en déposséder. Non, la Pologne ne mourra pas aussi longtemps qu'une parole de sa langue sera entendue, qu'un seul cœur polonais battra encore, même sur le sol étranger, aussi longtemps qu'une seule mère polonaise enseignera à son enfant l'amour de la patrie.

Si une telle espérance nous anime, si ce monument la représente, il n'a pu être élevé sur un sol plus propice et sous de meilleurs hospices; car il est confié à la garde d'un peuple resté libre malgré les dangers qui l'entouraient, et sur les rochers duquel on voit briller la flamme de la liberté visible à tous les pays, ce suprême espoir et consolation pour tous ceux qui aspirent à ce trésor.

Que cette flamme de liberté qui resplendit dans notre chère patrie s'étende de plus en plus; elle se communique à notre assemblée et fait tressaillir nos coeurs. Puisse-t-elle pénétrer vivifiante dans chaque peuple, jusqu'à ce qu'elle éclaire enfin le jour glorieux de la paix et de la liberté universelle.

Discours de M. le Professeur Kinkel.

(Traduit de l'allemand.)

Mesdames et Messieurs,

Si je demande aujourd'hui la parole pendant la fête nationale polonaise, je ne me présente pas comme orateur parlant au nom de l'Allemagne. Personne ne m'a délégué ici, car j'appartiens à ceux qui sont sans patrie au milieu de leur peuple. Mais je sais que je ne suis pas seul dans mon pays à désirer ardemment la restauration de la Pologne; des milliers de coeurs allemands battent aussi chaleureusement que le mien pour la Pologne aujourd'hui. C'est surtout depuis la grande insurrection de 1830 que les Allemands, amis de la liberté, ont sympathisé avec elle. Mes souvenirs de jeunesse me rappellent l'impression profonde que produisit, dans toutes les sphères de la société allemande, le chant de Jules Mosen, intitulé: *Les dix derniers soldats du 4^me^ régiment.* C'est alors que le comte Auersperg, aujourd'hui ministre d'Autriche, écrivait sous le pseudonyme d'Anastase Grün, son poëme de *Sobieski sauveur de Vienne.*

Lenau écrivait à cette époque ses chants polonais si émouvants, et Platen protestait avec une noble indignation contre l'oppression moscovite; il demandait en ces termes la protection du prince de Prusse.

„Pour le peuple infortuné
„Qui sanglant se traîne sous le ciel,
„Qui ne trouve d'autre assistance
„Que le désespoir des poètes".

Lorsque arriva notre année révolutionnaire, la grande année de 1848, le premier acte instinctif des combattants victorieux de mars, fut d'ouvrir les prisons de Berlin aux Polonais, quoique ce fut précisément alors que la révolution européenne fut enrayée sur les frontières de la Pologne, échue à la Russie. La démocratie allemande se leva, comme un seul homme, pour l'indépendance et la réorganisation nationale des Polonais, sujets de la couronne prussienne, et c'est notre propre défaite qui empêcha le triomphe de la cause polonaise en Prusse. La réaction de 1850 nous ravit de nouveau la liberté, et l'existence nationale aux Polonais. Depuis lors, nous ne sommes pas maîtres de notre sort, quoique nous ne soyons pas sous un joug étranger, et les amis de la Pologne parmi nous n'ont pas encore pu changer sa situation, ni briser la malheureuse alliance de famille entre Berlin et Pétersbourg, qui pèse comme un cauchemar sur notre liberté depuis plus d'une génération. Pour nous délivrer de ce cauchemar, l'Allemagne a besoin d'une Pologne libre, autant que la Pologne ne peut se passer d'une Allemagne libre. Il est vrai que les

Allemands sont divisés entre eux sur la manière dont ils veulent accomplir l'oeuvre de leur unité; mais il y a un point sur lequel je crois tous les partis unanimes, c'est de ne pas vouloir retenir violemment des peuples étrangers par leur sang et par leur langue. La nation allemande ne songe pas à faire de nouvelles conquêtes, et le partage de la Pologne fut-il encore à faire, nous n'y serions plus complices. Je suis heureux de pouvoir l'attester sur le sol de la Suisse, dont les craintes ont été mal fondées par rapport à la formation de la Confédération du Nord.

Il est vrai que la nature n'a pas établi de frontière bien distincte entre les Slaves occidentaux et les Allemands du nord. Dans la vaste plaine habitée par les Polonais et les Prussiens, nulle chaîne de montagne n'indique la ligne de démarcation entre les nationalités; voilà pourquoi depuis l'époque de la grande migration des peuples, on n'a jamais pu s'entendre sur la délimitation de ces frontières. Il y a quatre siècles, les Polonais s'emparèrent de la Prusse occidentale fondée par des chevaliers, des négociants et des paysans allemands sur un terrain presque neutre. Il fut un temps où la Prusse était maîtresse de Varsovie, qu'un des orateurs a nommé aujourd'hui le cœur de la Pologne; ainsi que de tout le grand duché. Si donc les Allemands ou les Polonais voulaient faire valoir leurs prétentions historiques pour régler la question des frontières, ils ne pourraient jamais sortir de ce labyrinthe. Si les Polonais revendiquent la Pologne de 1772, ils trouveront d'une part toute

l'Allemagne coalisée contre eux, et d'autre part le czar avec toute la Russie. La paix ne peut être obtenue que si l'on se place sur le terrain de la réalité, c'est à dire si les Polonais et les Allemands prennent pour base la nationalité dans leurs différends. Un noble peuple désire s'appartenir à lui-même tout entier, mais il ne veut pas s'annexer un peuple étranger. Qu'est-ce qui règle les frontières entre les nationalités, si ce n'est la langue? La Pologne aujourd'hui s'étend aussi loin que s'étend sa langue; là où les langues sont mixtes, les habitants doivent être appelés à se prononcer eux-mêmes à quelle nationalité ils veulent appartenir.

Je viens de vous indiquer le terrain sur lequel tous les hommes équitables peuvent se placer; permettez-moi maintenant, Messieurs les Polonais, de vous adresser une demande amicale et cordiale. Dépouillons-nous du dernier reste de la haine nationale et ensevelissons là sous le socle de ce monument, sur lequel sont gravées les dates des combats glorieux livrés pour la liberté, tant dans l'enceinte parlementaire que sur les champs de bataille, combats, qui prouvent la vitalité de la Pologne et son brûlant patriotisme, lequel a rendu admirables vos femmes, les Spartiates de nos jours.

C'est plus que de la barbarie, c'est de la démence que de vouloir ravir la religion et la nationalité à un tel peuple, qui a lutté avec tant d'héroïsme pendant un siècle pour sa liberté et son indépendance. C'est de la démence, que de lui interdire, comme le

fit récemment l'ex-hetman des cosaques à Wilna, de se servir de sa langue maternelle à l'église, dans les rues, dans chaque lieu public et jusque dans le foyer domestique.

Mais il ne suffit pas de flétrir le czar et d'admirer les Polonais, les Allemands doivent comprendre que les peuples sont solidaires dans la cause de la liberté, et qu'il est de leur devoir de proclamer, que nous voulons réparer la grande injustice dont se rendirent coupables les gouvernements allemands dans le partage de la Pologne. Lorsque l'Allemagne sera libre, lorsqu'un jour, comme république, elle sera maîtresse d'elle-même, il n'y a aucun doute qu'elle assistera la Pologne contre la Russie. Déjà aujourd'hui les choses commencent à prendre un autre aspect, même là où les souverains exercent leur puissance. Comme un torrent de lave pendant un tremblement de terre, vibre la question polonaise sous le sol vacillant de l'équilibre européen. Déjà les gouvernements commencent à ressentir le danger du voisinage de la Russie, et le moment viendra où cette puissance le leur fera sentir d'une manière plus sensible encore.

Le czar ne peut exploiter à sa guise la portion de la Pologne qui lui est échue, aussi longtemps que d'autres parties de ce pays jouissent d'un semblant de liberté. Il prendra l'offensive soit en Turquie, soit en Galicie, et alors il aura toute l'Europe contre lui. La puissance de l'idée est tellement grande dans notre époque, que ce que les penseurs ont fait germer dans l'intelligence et dans les coeurs des peuples, doit être

à la fin exécuté par les gouvernements eux-mêmes. C'est alors qu'il faudra saisir le moment pour la restauration de la Pologne, étendre la révolution en Orient, placer l'Allemagne à la tête des peuples libres combattants, et découper avec la pointe de l'épée dans les flancs de la Russie une grande Pologne avec toutes les conditions de sa vitalité.

Maintenant, frères polonais, laissez-moi lever les yeux et les mains vers l'Orient, vers votre patrie, vers le soleil levant d'où surgit jadis la race germanique, pour s'étendre jusqu'au Rhin et aux Alpes.

Je te salue avec une joyeuse espérance, Pologne ressuscitée, comme un des états libres de la grande famille européenne. Tu seras unie à l'occident par tes moeurs, par la liberté du sol et du travail, par l'industrie florissante de tes villes et de tes campagnes, par l'égalité devant la loi de tes citoyens, par l'indépendance de ton gouvernement.

Que ton aigle blanc plane librement sur tes plaines, tes forêts, les châteaux de ta noblesse, comme sur les tours des villes de ta jeune bourgeoisie florissante. Autour de cet aigle viendront se grouper, comme aujourd'hui, les drapeaux de tous les peuples libres.

Vive la Pologne, nation immortelle, sans laquelle ces peuples ne peuvent exister. Jadis protectrice de l'Europe contre la barbarie de l'Orient, aujourd'hui martyre avec ta pourpre en lambeaux et ta couronne d'épines, avec la liberté tu seras bientôt victorieuse.

Resurgat, crescat, vivat Polonia!

Discours et Tostes du Banquet.

M. Helbling, président du conseil municipal de Rapperswyl porte le premier toste à *la fraternité des peuples* dans l'intérêt de la paix universelle; la première étant la principale garantie pour la seconde. Cette paix est le fondement de la liberté à laquelle tous les peuples aspirent.

M. le comte Plater monte à la tribune pour donner connaissance des lettres, des adresses et des dépêches reçues de différents pays. Le texte de ces pièces se trouve à la fin du compte rendu.

Discours du pasteur Sprungli.

(Traduit de l'allemand.)

Messieurs,

Après les paroles éloquentes prononcées par des hommes illustres de différents pays, dois-je aborder cette tribune, moi simple pasteur de campagne? Je dois le faire cependant, car je dois vous parler de la patrie.

Je sens tout ce que la Suisse ressent en entendant cette parole; mais ce sentiment est au dessus de toute expression.

Lorsque le drapeau helvétique se déploie, que le chant national retentit, qu'il y a une communion des coeurs au milieu des réunions fraternelles des confédérés, devant ces Alpes témoins des jours glorieux de notre patrie, alors le cœur tressaille de joie et de reconnaissance et on est fier d'avoir une telle patrie.

Si je prononce ce mot sacré devant vous, frères polonais, qui avez trouvé chez nous un asyle, qui avez perdu ce que nous possédons, vos coeurs vibrent d'amour et de regrets. Vous vous souvenez sur cette terre libre d'une lutte séculaire pour la

liberté, la religion, la langue et les droits imprescriptibles, de tous vos héros tombés, de tout le sang répandu. En entendant ce mot toutes vos blessures recommencent à saigner.

Mais je vous offre une consolation; elle vient d'en haut, de celui qui dirige le destin des peuples d'une main toute puissante et d'après ses décrets impénétrables.

Il a laissé pendant cent ans s'accomplir votre malheureux destin, un temps relativement bien long; cependant Dieu ne calcule pas avec les chiffres des hommes, et mille ans sont pour lui ce qu'un jour est pour nous. Mais sa justice est éternelle aussi vrai qu'il existe. Si personne ne peut être couronné sans combat, est-il possible qu'une nation, qui a tant souffert et combattu comme la vôtre, ne soit pas couronnée?

La nation polonaise aura pour couronne la liberté. Plus de servage, plus de contrainte quelconque, pas de changement superficiel, ou d'échange de chaînes, et certes les grands dignitaires de votre pays le comprennent parfaitement. Il vous faut la vraie liberté, la liberté du Rutli.

C'est avec ce mot magique que je vous salue, Polonais, et je bois à la prochaine liberté de votre patrie.

Discours de M. Henri Martin.

Polonais!

Votre oppresseur a récemment décidé que vous n'existez pas; vous êtes ici pour affirmer que vous existez encore, et nous sommes ici avec vous pour en porter témoignage sur cette terre hospitalière et libre de la Suisse démocratique.

La Pologne est et sera. Dans ce siècle de renaissance et de reconstitution des nationalités, il ne sera pas dit qu'une des nations soeurs, dont l'existence est nécessaire à l'harmonie et à la sûreté de l'ensemble européen, aura disparu pour toujours sous l'invasion d'une force étrangère à l'Europe.

Cela ne sera point, à moins que l'Europe elle-même ne soit destinée à périr, — et, quoiqu'en disent les prophètes de malheur, nous ne croyons pas l'avenir prêt à se fermer sur l'Europe.

La Pologne doit se relever, mais dans quelles conditions, par quel concours, avec quels amis, contre quel ennemi?

Le temps n'est plus des illusions généreuses, des aveugles élans, des héroïsmes désespérés ou des espérances de l'impossible. L'enthousiasme, qui est l'esprit même de la Pologne, doit être conservé pré-

cieusement au fond des coeurs, mais pour n'éclater de nouveau que le jour où l'intelligence réfléchie lui aura donné le signal, et où la politique de l'Europe nouvelle aura préparé le succès.

La reconstitution de la Pologne ne peut plus résulter d'efforts partiels: elle ne peut sortir que d'une réorganisation générale de l'Europe.

Le patriotisme polonais isolé ne pourrait qu'étonner de nouveau le monde par de sublimes infortunes; il ne peut vaincre qu'uni au patriotisme européen.

Devez-vous donc vous croiser tristement les bras et attendre en silence votre salut d'autrui? Non, certes; il faut agir, agir plus que jamais, mais agir autrement, et sur des plans nouveaux.

Avec quels amis et contre quel ennemi? disions-nous tout à l'heure. Bien connaître son ennemi est un bon moyen de bien connaître ses amis, et un bon moyen de se bien connaître soi-même.

Qu'est-ce que la Russie et qu'est-ce que la lutte séculaire de la Pologne contre la Russie? Tout est là, messieurs, et celui qui peut répondre clairement à cette question, tient la clef du problème.

La lutte de la Pologne contre la Russie est-elle, comme le disent les partisans de la théorie panslaviste, est-elle une sorte de guerre civile, de querelle de famille entre deux peuples slaves, entre deux peuples européens?

S'il en était ainsi, il faudrait reprendre la politique tentée à une autre époque; admettre que tout le mal vient du gouvernement russe, faire appel au

peuple russe, aux frères slaves de Moscovie contre le despotisme czarien, et attendre le salut d'une révolution démocratique en Russie, laquelle consentirait à l'affranchissement d'une nationalité soeur, par reconnaissance du concours des Polonais à la révolution russe.

Nous parlions d'illusions tout à l'heure. Ceci, messieurs, serait la plus dangereuse, la plus funeste de toutes. Et il est inconcevable qu'elle puisse subsister dans un seul esprit, après ce que nous avons vu dans ces dernières années.

Nous avons vu, écrite en traits de feu et de sang, cette vérité terrible: que le gouvernement russe n'était que la manifestation, l'incarnation de la société russe. A l'exception de quelques hommes qui ont les sentiments, sinon toutes les idées de l'Europe, nous avons vu toute une vaste société, non pas seulement approuver, mais provoquer les mesures les plus impitoyables de son gouvernement, pour l'extermination d'une autre société, de la vôtre.

Nous la voyons participer avec une effrayante sécurité de conscience à l'application des décrets qui renversent tous les principes du droit européen, qui envahissent violemment la vie privée dans ses plus intimes profondeurs, qui arrachent à des classes entières de citoyens leurs terres et leurs foyers domestiques, qui arrachent aux populations jusqu'à leur langue. Ce sont les beaux esprits, les littérateurs, les professeurs, organes de l'opinion publique moscovite, qui ont inspiré, rédigé et qui appliquent ces mesures

que le czar ne fait que sanctionner de son autorité suprême.

Quel est le sens de cet effrayant spectacle? quel est le mot de cette énigme sinistre?

C'est que cette société, qui a emprunté les sciences, les arts, les habitudes extérieures de l'Europe n'est pas européenne; c'est qu'elle appartient à un autre monde que le nôtre, au monde asiatique. Ce qui fait l'Europe, messieurs, ce qui est le génie de l'Europe, ce n'est pas la science, ce n'est point l'art, ce n'est pas le luxe et le raffinement de la vie, c'est le sentiment du droit personnel, des droits de l'homme et du citoyen, c'est l'esprit de la liberté individuelle et de la liberté politique. En Europe, quand on n'a pas la liberté politique, on veut la conquérir; quand on l'a perdue, on veut la recouvrer; on peut la perdre en fait; on ne cesse jamais d'y croire en droit.

Rien de pareil en Russie.

La Russie, ou plutôt la Moscovie, a été fondée par un prince d'origine scandinave et de langue slave, qui a quitté les peuples Slaves, trop indociles, trop libres à son gré, pour s'établir au milieu de populations asiatiques plus disposées à accepter l'autorité absolue. La Moscovie a été fidèle à cette origine. Jamais l'esprit de la liberté politique, jamais l'idée du droit telle que la conçoit l'Europe n'a pénétré dans cette masse. L'autorité illimitée en haut, l'obéissance en bas, voilà l'idéal. Quiconque résiste au czar résiste à Dieu. Et ceci se transporte au dehors comme

au dedans. L'ennemi étranger est aussi un rebelle; la monarchie universelle est au fond des rêves de ce peuple, comme elle était dans les rêves des Turcs et des Tartares.

La Russie s'est débarassée du servage de la glèbe, qui n'était pas dans sa tradition et qu'elle avait empruntée à l'Europe féodale; mais en conclure qu'elle est près de renoncer à l'autocratie, qui est le fond même de sa pensée, c'est, répétons-le, l'illusion la plus dangereuse.

Ce que sera la Russie dans un avenir indéfini, nous n'en savons rien: mais il s'agit pour nous du présent; il s'agit du dix-neuvième siècle, et la Russie actuelle ne cédera certes pas aux idées de l'Europe; elle ne cédera qu'aux armes de l'Europe unie.

De l'Europe unie! — Nous avons dit le mot du salut de la Pologne et le mot du salut européen.

Ce mot contient tout:

Union des Polonais avec les autres Slaves et avec les autres peuples de l'Europe orientale; conciliation des Slaves et des Allemands; conciliation de la France et de l'Allemagne.

Tous tant que nous sommes, frères encore si divisés, nous avons de grands efforts à faire, de grands préjugés à vaincre, de longues habitudes à transformer, pour arriver à cette union nécessaire. Nous avons à agir chacun sur soi-même et tous sur tous.

Vous, Polonais, vous avez à transformer votre passé, pour assurer votre avenir. Vous avez à effacer

les erreurs de votre passé en gardant ses gloires. Après avoir donné jadis les plus illustres exemples du respect de la liberté religieuse et du dévouement au bien public, vous êtes tombés par l'excès de l'individualisme, de cet individualisme égaré, où chacun, plein de son droit, ne tenait plus de compte du droit d'autrui, ne voulait plus rien sacrifier à l'intérêt de tous; vous êtes tombés par l'intolérance religieuse qui vous avait été apportée du dehors. Vous êtes tombés par l'excès de l'inégalité.

Vous vous releverez par l'idée démocratique, qui est l'association des individualités égales et libres par le lien des droits et des devoirs communs; l'aristocratie faisait quelqes hommes libres, la démocratie fera tous les hommes libres. Vous vous releverez par l'idée fédéraliste, qui est l'association des groupes nationaux égaux et libres. Vous vous releverez par l'idée de la liberté religieuse, qui est le respect de toutes les consciences et la fraternité politique des citoyens de toutes croyances.

Inutile d'insister sur la démocratie et sur la liberté religieuse; on ne prouve pas l'évidence; insistons sur l'idée fédérative, la grande question pour l'Europe orientale.

Le génie asiatique de la Russie ne conçoit qu'une grande unité despotique effaçant toutes les individualités, tous les caractères des groupes nationaux comme des individus. Toute diversité, toute originalité, lui est odieuse; c'est la monotonie des steppes appliquée à la politique. Ce qu'elle poursuit avec une violence

implacable dans toute l'ancienne Pologne, elle l'attaque maintenant chez les Allemands de la Baltique; elle le comprime jusque chez les Petits-Russes d'au-delà du Dniéper, ce dernier groupe de la famille européenne à l'entrée de l'Asie.

A cette unité despotique de la Russie les peuples de l'Europe orientale ne peuvent échapper que par l'union fédérative et libre. Elle leur est imposée par la nature des choses. L'Europe orientale est formée de peuples qui ont des nationalités trop fortes pour se confondre les unes dans les autres, et qui ne sont point cependant assez fortes pour se passer les unes des autres. Les deux corps les plus considérables de cette grande région, la Hongrie, l'amie naturelle et nécessaire de la Pologne, la Hongrie qui est constituée, et la Pologne qui se reconstituera, ne peuvent être que des corps fédératifs par la diversité de leurs éléments. L'idée fédérative seule fera tomber les dissidences des Ruthènes avec les Polonais proprement dits, comme actuellement des Croates avec les Madgyares.

Et la Pologne et la Hongrie, rétablies dans leur état fédératif normal, auront des rapports nécessaires entre elles et avec d'autres peuples encore. Il y a là une vaste chaîne de peuples, qui s'étendent depuis la Bohême, représentée ici par plusieurs de ses enfants. Depuis la Bohême, la patrie ressuscitée de Jean Huss, jusqu'à la Roumanie, cette jeune soeur de la France et de l'Italie, jusqu'à la Bulgarie et à la Serbie; la Serbie, terre de valeureux montagnards qui sont déjà

les Suisses de l'Europe orientale par le courage et le patriotisme, et qui le seront aussi par la liberté politique. Tous ces peuples ont besoin les uns des autres. C'est de la fédération à plusieurs degrés.

Dans cette question de fédération de l'Europe or entale est engagé à fond le problème de l'Autriche. Nous n'avons qu'un mot à dire. L'Autriche sera fédérative ou ne sera plus. Ce n'est pas un système, une opinion que nous formulons, c'est une évidence que nous constatons. Si elle subsiste, et nous n'avons pas de raison de souhaiter le contraire, elle sera fédérative, c'est-à-dire assise sur l'égalité des races et sur l'autonomie des corps nationaux.

Sinon, non!

Cette fédération de l'Europe orientale, qui doit être, qui sera, quoiqu'il advienne de l'Autriche, contre qui doit-elle se constituer? — Contre la grande monarchie asiatique du czar; mais non pas contre l'Allemagne.

Là est le noeud de la question européenne. Si l'hostilité des Allemands contre les Slaves, les ressentiments des Slaves contre les Allemands, si les défiances et les jalousies réciproques de la France et de l'Allemagne ne s'effacent, il n'y a point d'avenir pour l'Europe: ses divisions lui vaudront un jour le sort de l'ancienne Grèce.

Là est la question suprême de notre temps. Et de cette question de toute l'époque se détache vivement la question de l'heure présente, la question de paix ou de guerre actuelle entre la France et l'Allemagne.

Disons le bien haut ici: Tous ceux qui aiment la liberté, tous ceux qui ont le sentiment de l'avenir, ont aujourd'hui un suprême devoir: faire la guerre à la guerre, c'est-à-dire à la guerre entre Européens, à la guerre civile dans la famille européenne. On n'est pas un vrai patriote d'aucune patrie, un patriote éclairé, aujourd'hui, si l'on ne coordonne son patriotisme national avec les intérêts du patriotisme européen.

L'Allemagne, trop absorbée par son grand travail intérieur, n'en est pas encore à la conception claire et complète de ce devoir.

Evitons la guerre, gagnons du temps, elle y viendra. Il y aurait chez elle un tel aveuglement à méconnaître le péril qui la menace, dans un avenir peu éloigné: du côté de l'Orient, elle est bien plus près que la France du commun adversaire; il y aurait un tel aveuglement, qu'il n'est pas permis de supposer qu'elle y persiste, si ces alarmes de lutte prochaine qui l'agitent avaient une fois disparu.

Si nous évitons cette guerre, contre laquelle proteste l'opinion publique chez les deux nations allemande et française, aussi bien que dans l'Europe entière, nous comprendrons tous bientôt que tel point qui nous divise, Français et Allemands, Allemands et Slaves, doit être au contraire un point de réunion et de transaction; que par exemple cette Bohême si agitée, où l'on ne voit aujourd'hui qu'un théâtre de querelles de races, doit devenir un terrain de transaction et d'alliance entre l'Allemagne et l'Europe orientale.

Nous en viendrons tous bientôt aussi à comprendre que la vraie question de frontière n'est ni sur le Rhin, ni sur la Vistule ou la Warta, qu'elle est sur le Dniéper.

Quand tous l'auront compris, la Pologne sera sauvée, et la fédération de l'Europe sera fondée sur la base du droit de tous.

Tous ceux qui ont droit de vivre, grands ou petits, toutes les sociétés politiques assises sur la liberté et la volonté des peuples, aussi bien que sur la communauté d'origine, y trouveront leur place.

Le temps de la conquête, de l'absorption violente des petits par les grands, aura pris fin, et chacun sera défendu par tous dans l'Europe libre.

A la fédération européenne!

Messieurs,

J'ai parlé en mon nom. Permettez-moi d'ajouter un mot au nom d'un des plus illustres défenseurs du droit et de la liberté en Europe, d'un des hommes qui comprennent le mieux et depuis plus longtemps la grande cause des nationalités, d'Edgar Quinet, qui m'écrivait hier que, absent de corps, il était de toute son âme avec nous. La Pologne, certes, n'a jamais douté du sentiment fraternel de ce grand écrivain et de ce généreux et profond penseur.

Discours de M. Séverin Elzanowski,

Délégué de la Commission organique de l'Emigration polonaise et de la Commission de l'anniversaire séculaire de la Confédération de Bar.

Citoyens des nations libres, et vous représentants des aspirations généreuses des peuples vers la liberté et l'indépendance, vous inspirez à la Pologne un sentiment de gratitude par votre présence à la solennité d'aujourd'hui. Permettez-moi d'être l'interprète de ces sentiments au nom de l'émigration démocratique de Paris. Car votre coopération nombreuse, et ce monument qui s'élève sur une terre étrangère, en commémoration de la lutte et du martyre séculaire de la Pologne, sont une preuve de la sympathie des peuples de l'Europe pour les infortunes de ce pays, et en même temps de leur foi en sa renaissance. Cette sympathie et cette foi proviennent de la solidarité qui lie les peuples et les nations de l'Occident. La même civilisation nous a élevés; nous marchons vers le progrès par les mêmes voies, et dans les jours de crainte et de danger nous avons le même ennemi devant nous. L'islamisme nous menaçait anciennement, aujourd'hui c'est le moscovitisme qui menace notre civilisation.

La Pologne a eu pour mission constante de défendre cette civilisation et dans ses époques glorieuses elle concourait puissamment à son développement. N'oublions pas que dans le seizième siècle toutes les religions chrétiennes en Pologne jouissaient des mêmes droits, et que la liberté était commune à tous les peuples qui constituaient l'état de la Pologne. Si les castes eussent été supprimées, c'est-à-dire si l'organisation de la république nobilière eût été étendue à toute la nation, la Pologne, il y a trois siècles, eut joui des institutions démocratiques de notre société moderne.

Un pareil développement intérieur ne pouvait avoir lieu sans tempêtes; mais elles n'empêchèrent pas la Pologne de défendre la civilisation chrétienne contre ses ennemis, les Tartares, les Turcs et les Moscovites. Elle se rendait parfaitement compte dans le seizième siècle des dangers qui menaçaient l'Europe de ce côté; mais l'horizon s'obscurcit bientôt. Les luttes extérieures épuisèrent les forces nationales l'anarchie s'empara des esprits, et le jésuitisme les domina. L'intolérance remplaça la liberté des cultes, l'impuissance, l'héroïsme national. L'esprit public s'affaissa et le peuple devint victime d'une oppression inconnue dans les annales de la Pologne. Elle perdit même le sentiment du danger qui la menaçait, et lorsque les uns recherchaient la protection de la Moscovie, les autres ne savaient pas toujours repousser ses avances.

La confédération de Bar donna la première l'im-

pulsion à la renaissance nationale. Elle se voua à la lutte contre la Moscovie, sans oublier que l'intolérance et l'oppression du peuple engendraient l'impuissance nationale. Nous en avons la preuve dans les proclamations de cette confédération. Abandonnée par le roi, par le parti monarchique et les puissances étrangères, elle échoua et elle prit une direction exclusivement nobilière et catholique.

Il n'y a rien d'étonnant, car les plus héroïques efforts isolés ne pouvaient sauver la nation de l'abîme dans lequel elle se trouvait. Les travaux, les luttes et le martyre séculaires peuvent a peine suffire à cette grande oeuvre.

La confédération de Bar qui donna la première l'impulsion au progrès et à la guerre de l'indépendance, se trouve avec raison la première désignée sur le monument, dans la liste des soulèvements et des travaux de la Pologne qui aboutirent à la lutte de 1863. Ce mouvement national proclama l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans distinction, la liberté individuelle, le droit du développement intérieur et libre des peuples faisant partie de grandes nationalités. Il fut donc basé sur la tradition historique de la Pologne, interrompue par des siècles d'obscurantisme et d'infortune. C'est ainsi que la société polonaise s'est placée à la hauteur des exigeances de la société moderne.

La Pologne a versé des torrents de sang pour défendre son indépendance et ses principes; aujourd'hui dans sa grande douleur elle fait appel à l'Eu-

rope occidentale et surtout aux populations slaves consanguines, afin qu'elles se lèvent contre l'ennemi commun. Lorsque cette lutte aboutira à la confédération des états de l'Europe, dont l'importance et la nécessité viennent d'être si éloquemment démontrées par M. Henri Martin, la Pologne obtiendra dans cette confédération la place qui lui est due; parcequ'elle l'a méritée par ses principes et par son martyre, qui est sans égal dans les annales les plus sombres de l'histoire.

Discours du général Perczel.

(Traduit de l'allemand.)

Messieurs,

En m'adressant à vous, ce ne sont point seulement mes sentiments personnels que j'exprime, mais ceux de toute la Hongrie. Le peuple hongrois considère les Polonais comme frères, comme compagnons d'armes de l'année 1848. Aujourd'hui que la Hongrie est rentrée dans la possession de ses droits, elle croit de son devoir d'assister ses voisins pour faire aussi triompher leurs droits. La Hongrie veut former l'avant-garde de l'Europe contre le despotisme; elle ne peut tolérer qu'il y ait encore en Europe une nation torturée et privée de sa liberté. C'est une honte pour notre siècle que des actes de barbarie puissent être impunément accomplis en Pologne.

Vive le brave peuple suisse, dont les aïeux ont conquis la liberté, et dont les descendants s'en montrent si dignes! Je bois à la santé du conseil municipal de Rapperswyl *et de son digne* Président.

Discours de M. Danielewski,

Délégué du district de Culm.
(Traduit de l'allemand.)

Messieurs,

Je vais résumer en deux mots l'allocution que je viens d'adresser en polonais à mes compatriotes.

Après avoir rendu hommage à des générations entières qui ont combattu pour la liberté et l'indépendance, il convient de s'entendre sur ce qu'il y a à faire dans l'intérêt de la grande cause qui nous préoccupe. Notre principal mobile doit être un patriotisme éclairé et conciliateur, réunissant dans un faisceau tous les éléments de force et de vitalité. Les Polonais comme les enfants de la même patrie, après tant d'infortune, doivent déposer sur l'autel de la patrie, tout ce qui peut les désunir et par conséquent profiter à leurs ennemis. Il faut moins se préoccuper des individualités que des actes nobles et patriotiques. C'est dans cet esprit d'union et de conciliation, que le succès couronnera les efforts des Polonais.

Nous voyons aujourd'hui ici cet esprit de solidarité et d'unité raffermir les liens entre les divers peuples de l'Europe; je porte donc le toste: à l'union des nationalités qui prépare le bonheur de l'humanité.

Discours de M. Anatole de la Forge.

Délégué du Comité franco-polonais à Paris et de la Rédaction du Siècle.

Messieurs,

Je croirais manquer à un devoir si, comme représentant du journal le Siècle, organe des convictions démocratiques, je ne vous proposais pas de porter un toste *à la liberté de la presse.* Elle compte en Suisse d'éloquents interprètes, parce que vous êtes avant tout un peuple de libres penseurs et des citoyens indépendants.

En France, on nous traite moins libéralement. Je puis bien l'avouer ici tout-bas, entre nous, n'est-ce pas? Nous en sommes encore au système des lisières. Quand nous essayons de marcher seuls, une voie officieuse nous arrête en criant: halte-là!

Vous comprendrez, messieurs, quel prix nous attachons à la liberté de la presse, puisque cette liberté est encore si restreinte chez nous, qu'il faut que nous venions dans le canton de Saint-Gall, à Rapperswyl, pour en jouir pleinement. Cependant, quoique l'amour de la liberté de la presse reste, malgré nous, dans nos âmes à l'état de passion platonique, nous ne l'aimons pas moins à cause de cela.

Par la liberté de la presse nous obtiendrons

plus facilement le triomphe du principe des nationalités. La presse, n'en doutez point, a aussi ses canons rayés, qui feront merveille sans répandre une goutte de sang. C'est avec les armes courtoises de logique et de la science que nous voulons lutter contre les ennemis, (je parle des adversaires convertissables de l'indépendance des peuples. Les Russes, c'est une autre affaire.)

A ce bon combat, le Siècle, messieurs, compte déjà beaucoup d'auxiliaires: le Journal des Débats, l'Opinion nationale, la Revue des Deux-Mondes, l'Avenir national, le Temps, le Charivari etc., et dans les départements au premier rang, la Gironde, le Phare de la Loire, le Progrès de Lyon etc.; puis d'autres journaux encore à Paris et en province, qui, sans êtres nos alliés politiques dans les questions intérieures, ont su se montrer Français et européens sur la question polonaise.

Buvons donc, messieurs, *à la liberté de la presse,* comme à l'agent le plus actif de tout progrès, de toute réforme, de toute civilisation.

Les Polonais et les autres Slaves, les Hongrois, les Américains, les Anglais, les Italiens, les Allemands et les Français qui m'écoutent à ce banquet international, aspirent tous à l'union commune avec la liberté respective de chaque peuple. Tous sont appelés à constituer dans un avenir prochain la grande famille européenne, dont Henri Martin, mon ami et le vôtre, notre historien national, vous esquissait tout à l'heure le tableau.

En attendant, nous nous souviendrons, n'est-ce-pas, que c'est dans la cité hospitalière de Rapperswyl, „la cité des roses“, qui aurait aussi le droit de mêler aujourd'hui à ses armes municipales quelques lauriers; nous nous souviendrons que c'est en fraternisant ensemble à Zurich et ici, que nous avons porté en Suisse notre premier toste à la liberté de la presse.

Maintenant, pour terminer, permettez-moi, messieurs, de vous remercier en vous demandant de répéter avec moi l'adieu touchant des Polonais à leurs réunions intimes: *„Aimons nous“*, disent ils. Eh bien! oui, aimons-nous, d'autant plus que ces deux mots résument exactement, je crois, l'expression de nos sentiments réciproques.

Discours de M. Dormann,

Membre du Conseil municipal de Rapperswyl.

(Traduit de l'allemand.)

Messieurs,

La solennité d'aujourdhui n'est pas une solennité exclusivement polonaise, elle est encore internationale et européenne. Si l'Europe doit être républicaine ou cosaque, et si l'âme des états libres est l'humanité, l'Europe se divisera en deux camps: celui de l'humanité et de la fraternité et celui de l'égoïsme et de l'oppression.

Mais ne désespérons pas, les Polonais aujourd'hui ont conquis plus que toutes les puissances n'auraient pu conquérir: ils ont pour eux l'opinion publique, cette souveraine absolue qui s'avance majestueuse de pays en pays. Je le proclame devant ce monument, il n'y aura plus d'oppresseurs, le règne de la violence fera place au règne de la liberté et de l'opinion publique.

Les Suisses ont agi selon l'esprit de leurs ancêtres, en offrant une place pour ce monument; car ils voient des frères dans tous les combattants pour la liberté.

C'est la Pologne qui a sauvé l'Europe de la domination musulmane, c'est elle qui a envoyé ses légions pour défendre les principes de liberté, c'est elle encore qui a versé son sang en combattant pour la Hongrie et l'Italie, et elle ne l'a pas fait en vain.

Le drapeau de l'avenir doit porter pour inscription: humanité et liberté à l'intérieur, fraternité au dehors. Je bois à la réalisation de ces principes et à la souveraineté de l'opinion publique.

Discours de M. Charlier de Steinbach,

Rédacteur de la Patrie.

(Traduit de l'allemand.)

Messieurs,

Si je m'adresse à vous en allemand, quoique Français, c'est pour vous prouver que mes compatriotes ne sont pas indifférents à la langue allemande, et qu'ils aiment à entretenir des liens de confraternité sincère avec les autres peuples.

Je vais poser une question de catéchisme politique et y répondre.

Qu'est-ce qu'un Polonais, et qu'est-ce qu'un moscovite?

Le polonais est notre frère qui rivalise non seulement avec les citoyens des autres pays sous le rapport de la science, de la philosophie et des arts, mais qui les surpasse même quelquefois. Qui ne connait les noms de Kopernik, de Sobieski, de Kosciuszko, de Pulawski et de Mickiewicz? Pour énumérer les noms des héros polonais qui ont lutté contre la barbarie, il faudrait beaucoup de temps.

Il n'en est pas ainsi avec les hommes de la Moscovie. Ivan IV, Souworoff, Mourawieff, voici leurs notabilités qui forment un singulier contraste avec les illustrations de la Pologne.

Le moins que l'on puisse dire des Moscovites, c'est qu'ils sont d'origine mongole avec des dispositions nomades et des tendances asiatiques, et qu'ils ne deviendront jamais européens.

Je bois à la santé de MM. Henri Martin et Duchynski dont les travaux ont jeté une grande lumière sur la Moscovie.

Discours de M. Page

Consul des Etats-Unis à Zurich.
(Traduit de l'anglais.)

Messieurs,

Je m'adresse à vous avec d'autant plus de plaisir, que j'ai une erreur à rectifier. On a prétendu récemment que les Etats-Unis d'Amérique se sont entendus avec la Russie. Lorsqu'on tient des propos semblables à des gens sérieux, ils ne peuvent qu'en rire.

L'Amérique et la Pologne sont soeurs; les Polonais ont prêté aux Américains une puissante assistance pendant leur guerre d'indépendance. Qui ne se rappelle les faits glorieux de Kosciuszko et de Pulawski, auxquels la reconnaissance nationale a élevé un monument.

La Pologne ressuscitera, car la tyrannie est destinée à périr. Quarante millions d'Américains font des voeux pour la Pologne, et ils s'attristent de son infortune et de la position actuelle de l'Europe. Tout Américain sait ce que valent quarante millions d'hommes libres, et cela lui donne la certitude que le jour viendra, où il n'y aura plus ni oppresseurs, ni opprimés.

Si la Pologne était située en Amérique, elle aurait dans quelques mois reconquis son indépendance.

La lutte séculaire des Polonais vaut plus que celle des Termopyles. Je ne vous parle pas en idéologue, mais en soldat de la liberté, qui a eu l'honneur de combattre pour elle à côté des Polonais.

Cette allocution faite en anglais a été traduite en allemand par M. le professeur Kinkel, qui a proposé le toste suivant:

Vive les Etats-Unis d'Amérique qui nous mèneront un jour aux Etats-Unis de l'Europe!

Discours du commandant Walder,

Ancien président du Comité polonais à Zurich.
(Traduit de l'allemand.)

Messieurs,

Je suis monté à cette tribune sans y être préparé, pour répondre à l'invitation qui m'a été adressée. Je vous dirai donc un mot sur un sujet qui me préoccupe beaucoup dans ce moment.

Le canton de Zurich traverse actuellement une crise politique, et le parti auquel j'ai l'honneur d'appartenir a eu le courage de choisir pour devise *la démocratie pure.* Le salut des peuples ne se trouve qu'en elle et dans le libre développement de leur génie. Toute la Suisse suivra l'exemple donné par le canton de Zurich et triomphera avec cette devise.

S'il est vrai que l'Europe considère la Suisse comme un rempart pour la liberté, je bois *à la démocratie pure de l'Europe entière!*

Discours du général Rochebrun.

Aux nationalités!

Messieurs,

Je suis un des soldats du principe des nationalités: c'est guidé par cette idée que je suis allé, en 1863, demander du service dans l'armée nationale polonaise.

Elever un monument en mémoire de la lutte séculaire de la Pologne, c'est élever un monument à la liberté.

En effet, messieurs, si en Europe il y a si peu de nations libéralement gouvernées, c'est parce que les gouvernants s'appuient sur cinq à six cent mille baïonnettes, au lieu de chercher leurs forces dans l'opinion publique. Cet état de choses existera tant qu'on n'aura pas compris que la cause véritable de cette situation est le principe des nationalités violé.

M'adressant à la presse, je lui dirai: Vous voulez la libre pensée, demandez avant la reconstitution de chaque nationalité; demandez, demandez sans cesse, de toute votre énergie, avec tout le coeur que vous savez mettre lorsque vous défendez le droit attaqué.

Aux hommes politiques: Vous voulez l'instruction

pour tous, le droit de la parole, des budgets moins lourds, — demandez d'abord le respect du droit des nations à une existence politique.

Aux citoyens de tous les pays: Avant d'aspirer à la liberté, levez-vous! défendez et faites respecter le droit de la propriété nationale foulé aux pieds.

Croyez-moi, messieurs, le jour où l'équilibre européen aura pour principe les nationalités, le jour où nous aurons consacré le respect de la propriété individuelle, ce jour-là, messieurs, l'Europe sera libre, parceque ce jour-là nous aurons supprimé le sabre, et par là contraint les gouvernants à s'appuyer sur les gouvernés.

Avant de nous séparer, permettez-moi de dire à mes frères de Pologne, combien je suis heureux de me trouver au milieu d'eux, de placer un instant ma main dans leurs mains.

Au revoir, frères, jusqu'au jour où il me sera de nouveau permis, la baïonnette en main, de me placer à vos côtés et de courir sus à l'ennemi.

Discours du Dr. Ignace Kaminski

Délégué de Stanislawow en Galicie.
(Traduit de l'allemand.)

Messieurs,

Si je demande la parole c'est pour porter un toste qui est au fond de mon coeur, le toste *à la Suisse.*

Il me convient peut-être plus qu'à tout autre de le porter, car je suis citoyen du canton de Saint Gall, et j'en suis fier.

De même que je suis Polonais de la tête aux pieds, de même je suis Suisse des pieds à la tête, et je ne voudrais point échanger ma bourgeoisie pour tout l'or, les trésors, les honneurs et les dignités du monde.

Ce n'est point pour la première fois que nous, Polonais, venons aborder dans le port hospitalier de la libre Helvétie. Ce n'est point pour la première fois que nous foulons cette terre sainte, sur laquelle fleurit l'arbre de la liberté, et que nos mains serrent fraternellement celles des citoyens de ce pays. Chaque fois que la tempête se déchaîna sur la Pologne, que la foudre s'abattit sur nos toits, que nous voulions

sauver nos pénates, chaque fois les bras de la Suisse s'ouvrirent aux exilés exténués, et versèrent le baume sur leurs blessures saignantes en leur offrant une seconde patrie.

Ah si vous saviez, Messieurs, tout ce que ce mot magique de *patrie* renferme pour les Polonais de bonheur et d'enthousiasme! Il fait surgir instantanément des milliers de combattans qui affrontent hardiment une mort inévitable; il arme les mains d'un faible enfant et en fait un héros; il fait de nos femmes des Spartiates qui bénissent leurs fils et leurs maris en les envoyant au combat.

C'est en Suisse que reposent les cendres de notre plus grand patriote, du héros de deux hémisphères, de notre Kosciuszko. La Suisse sera donc à jamais pour les Polonais la *Via sacra* des Romains, un lieu saint, une Mecque où ils viendront s'agenouiller en priant.

Je ne veux pas indiquer dans ce moment toutes les traces que nos aïeux ont laissées sur le sol sacré de la Suisse, je vous rappellerai seulement les dernières blessures encore saignantes, lorsque les Polonais poursuivis par un implacable ennemi, ont trouvé chez vous asyle et assistance. Jeunes et vieux, pauvres et riches, hommes et femmes, tous sans exception sont venus offrir leur obole aux malheureux exilés.

Le gouvernement fédéral et les gouvernements cantonaux, les municipalités et tous les citoyens en général, rivalisaient entre eux pour soulager l'infor-

tune. Vous avez été les anges consolateurs de la Pologne, vous avez pansé ses blessures, séché ses larmes, apaisé sa faim, vêtu sa nudité, consolé son désespoir. Vous étiez au chevet de l'exilé malade et mourant et vous avez compati avec toutes ses douleurs.

Salut et bénédiction, noble Suisse, perle de l'Europe, bénies soient tes institutions libérales; que le cri mille fois répété de *vive la Suisse* retentisse jusqu'aux Karpathes et jusqu'aux mines de la Sibérie!

Discours de M. le professeur Kinkel.

(Traduit de l'allemand.)

Messieurs,

Je vais porter le dernier toste qui aura l'approbation de tout le monde.

Hier encore les émigrés polonais n'étaient pas tous d'accord, les plus jeunes surtout, sur l'opportunité et l'importance de la solennité de Rapperswyl. Aujourd'hui il n'y en a pas un seul qui soit de cet avis.

Cette démonstration internationale a en effet une haute portée. Vous avez vu les représentans de divers pays rendre hommage à la cause polonaise, sans excepter les Tchèques, qui dans leur dépêche disent vouloir marcher de concert avec les Polonais.

Je vais porter un toste au Comte Ladislas Plater, à l'homme dont l'énergie a su triompher des obstacles inséparables de toute oeuvre, auquel nous devons surtout cette solennité internationale, et qui possède la qualité précieuse de la persévérance si indispensable aux Polonais.

C'est autour du monument qui vient d'être élevé, que s'est fait valoir l'unanimité des sentimens, et l'union de tous les partis.

Discours de M. Mardfeld

Polonais de la Prusse Occidentale.
(Traduit de l'allemand.)

Messieurs,

M. le professeur Kinkel vous a dit qu'il s'adresse à vous le dernier; permettez-moi de jouir de cet honneur. Je n'abuserai pas de votre patience, quelques mots suffiront.

Nous voyons ici, messieurs, de nombreux représentants de diverses nations libres ou désirant l'être; mais ce n'est pas sans regret que nous devons signaler l'absence de ceux, dont la patrie hier encore gémissait dans la servitude, et ressentait des douleurs semblables à celles, que ressent la Pologne aujourd'hui. On pourrait dire que l'Italie, à peine émancipée, semble oublier les souffrances des peuples ses frères. Les Italiens savent, comme les Polonais, ce que c'est que l'oppression. Où sont-ils pour fraterniser avec nous? Je vois leur drapeau solitaire. C'est une surprise douloureuse, messieurs, nous étions loin de la croire possible, et voilà pourquoi nous ne pouvons la passer sous silence.

Si j'en suis l'interprète, ce n'est pas pour jeter la moindre discorde entre deux peuples destinés à s'aimer — non, loin de là — en suivant la tradition polonaise je propose un toste *en l'honneur des frères absents, en l'honneur de l'Italie,* et je le fais au nom de la liberté.

Vive l'Italie, vive la liberté!

Lettres adressées à M. le comte Plater à l'occasion de la solennité de Rapperswyl.

Lettre de M. Victor Hugo.

Bruxelles le 12 août 1868.

Noble et cher exilé,

Le désir que vous m'exprimez au nom de vos dignes compagnons de lutte et d'épreuve, m'honore et me touche. C'est de Belgique que je vous réponds. Un devoir de famille, qui m'a appelé à Bruxelles, m'y retient et me privera, à mon grand regret, de l'honneur d'assister à la solennité que vous présidez.

Je serai avec vous, quoique absent; la vraie présence, c'est la solidarité. Où palpite l'âme de la Pologne, le cœur de la France bat.

La proscription grandit ce qu'elle croit abattre. La Pologne a gagné ceci à son martyre, qu'elle est restée une nation, et qu'elle est devenue un symbole. La Pologne aujourd'hui représente les nations. Pas un peuple, à cette heure, qui ainsi que la Pologne, ne soit supplicié. La Grèce est mutilée dans sa nationalité, l'Italie dans sa grandeur, l'Irlande dans sa conscience, la Hongrie dans son indépendance, la France dans sa liberté. Mais l'avenir est une restitution. Aucun peuple n'est dans le

sépulcre. La Pologne demain sera debout. Nous sommes saignants comme elle, elle est vivante comme nous.

Je m'associe du fond du cœur à votre communion auguste.

Victor Hugo.

Lettre de M. Jules Favre.

Paris 6 août 1868.

Monsieur,

C'eût été pour moi un grand honneur d'assister à la fête patriotique, à laquelle vous voulez bien me convier. Malheureusement je suis retenu ici par d'impérieux devoirs, mes travaux de la fin de l'année judiciaire. Je vous prie de recevoir et de faire agréer à vos nobles compatriotes l'expression de mes vifs regrets. L'iniquité séculaire qui pèse sur votre malheureuse patrie, s'est aggravée par une série de crimes accumulés dont l'Europe dynastique est complice. Il appartenait à d'illustres émigrés de choisir le sol libre de la généreuse Helvétie pour y déposer l'impérissable protestation du droit violé. Je souhaite de toutes les forces de mon âme que ce grand acte réveille les courages, éclaire les intérêts, afin que bientôt puisse se lever pour vous le jour de la réparation et de la justice. Il sera salué avec enthousiasme par tous les hommes de cœur. Veuillez, monsieur, recevoir l'assurance de mes sentiments de haute considération.

Jules Favre.

Lettre de M. Carnot.

La Ferté Alais (Seine et Oise) 9 août 1868.

Monsieur le Comte,

J'ai reçu votre lettre au moment où je quittais Paris.

Ma santé fatiguée par cette température insolite ne me permettra pas de faire le voyage de Rapperswyl et j'en éprouve un vif regret.

Votre monument national est exilé de la Pologne comme les Polonais eux-mêmes; il y rentrera avec eux pour être reconstruit d'une manière impérissable.

Qu'il repose, en attendant ce beau jour, sur une terre républicaine: c'est sa place. La lutte séculaire dont il doit perpétuer le souvenir ne fut pas entreprise pour l'indépendance d'un seul peuple, mais pour la liberté de tous. Les confédérés de Bar qui proclamaient des principes universels, les légions polonaises qui venaient joindre nos légions républicaines, les vaillants citoyens qui se soulevaient en 1831 contre l'oppresseur étranger, ceux qui en 1863 luttaient avec un héroïsme désespéré, étaient les défenseurs de l'Europe et de la liberté générale.

Voilà pourquoi votre anniversaire n'est pas seulement polonais, mais international, et voilà pourquoi il doit attirer les patriotes de toutes les patries.

Mais puisse-t-il surtout offrir aux membres de la grande famille slave dispersée et livrée à de dangereuses influences, une occasion de se grouper, de jeter les bases d'une fédération féconde en garanties pour leur propres

libertés, comme pour la sécurité de la civilisation européenne.

Veuillez agréer, Monsieur le comte, le témoignage de toutes mes sympathies et de toute ma considération.

Carnot,
Député de la Seine.

Lettre de M. Eugène Pelletan.

Paris le 10 août 1868.

Monsieur le Comte,

Je regrette vivement de ne pas posséder en ce moment ma liberté d'action. Je me serais uni de grand coeur à votre solennelle protestation en faveur de la Pologne. Mais si je n'y assiste pas de corps, j'y assisterai du moins en esprit. L'âme de l'héroïque martyre plâne sur l'Europe, elle redescendra dans son immortelle patrie. On ne peut plus au dix-neuvième siècle tuer une nation.

Veuillez agréer l'assurance de ma sympathique considération.

Eugène Pelletan.

Dépêches télégraphiques.

N°. 1. Le Bourgmestre de Sambor en Galicie.

La ville de Sambor envoie ses saluts affectueux, et elle exprime ses sentiments patriotiques à l'occasion de l'érection du monument national polonais.

N°. 2. Le général Klapka à Pesth.

Des évènements imprévus s'opposent à mon voyage à Rapperswyl. Je regrette de ne pouvoir assister qu'en esprit à cette belle solennité. J'unis mes voeux à ceux de tous les amis de la liberté pour la prospérité de la Pologne. Honneur au noble peuple polonais!

N°. 3. L'Association des ouvriers polonais à Vienne.

L'association des ouvriers polonais à Vienne adresse ses félicitations à ses frères et aux amis de la cause polonaise, réunis pour célébrer l'inauguration du monument polonais. Que Dieu bénisse leurs efforts.

N°. 4. Le Casino Bourgeois à Stanislawow en Galicie.

Vive la Suisse, devenue la Mecque des Polonais, à cause de la tombe de Kosciuszko et du monument de Rapperswyl!

N°. 5. Les Émigrés Polonais à Munich.

Salut aux nobles délégués et représentants étrangers dévoués à la cause polonaise, réunis pour célébrer la fête de l'inauguration du monument, consacré à immortaliser les principes internationaux.

N°. 6. La Société des beaux-arts à Lemberg.

Que ce monument soit un encouragement pour l'exécution de la grande idée qu'il représente.

N°. 7. La Société Ognisko à Vienne.

La Société des étudiants polonais, *Ognisko* (Foyer), adresse ses félicitations à ses confrères et à ses amis.

N°. 8. L'Étoile, Société des ouvriers à Lemberg.

Les ouvriers de Lemberg assistent en esprit à la fête internationale de Rapperswyl. Vivent la liberté et la fraternité. Vivent les ouvriers de la Suisse!

N°. 9. Les employés de la Compagnie d'assurance de Cracovie à Lemberg.

Vive la Pologne! Vive la Suisse! Gloire à la confédération de Bar!

N°. 10. Le Casino Bourgeois à Lemberg.

Nous joignons l'expression la plus sincère de nos sentiments aux souvenirs historiques, représentés par le monument polonais. Honneur aux vaillants combattans pour la liberté et l'indépendance de la Pologne. Vive la Suisse et la fraternité des nations!

N°. 11. Le Conseil Municipal de Nadworna en Galicie.

Vive la noble Suisse! Vivent les fondateurs du monument de Rapperswyl!

N°. 12. Les Polonais de Posen à Colberg.

Au nom des Polonais du Grand Duché de Posen, se trouvant aux bains de mer à Colberg, salut et fraternité. Nous assistons en esprit de coeur et d'âme à la solennité.

J. Bukowiecki, propriétaire. **Z. Szuldrzynski**, député.
B. Lubienski, député. **W. Wierzbinski**, „
Gadonski, „ **A. Zychlinski**, propriétaire.

N°. 13. Les employés de la Banque Hypothécaire à Lemberg.

Vive le souvenir de nos grands aïeux! vive la patrie! Honneur au comité d'inauguration!

N°. 14. L'école polonaise à Toulouse.

L'école polonaise á Toulouse aux patriotes polonais et étrangers soutenant la lutte, salut et fraternité.

Le Directeur.

N°. 15. La Rédaction du journal Polska à Paris.

La Pologne aux Polonais, la Slavie aux Slaves, l'Europe aux Européens. Voilà la tendance historique de nos luttes contre la Moscovie.

Aux amis de la Pologne, réunis au nom de cette idée, honneur et salut. Vive la fédération européenne!

N°. 16. La Rédaction du Journal polonais de Posen.

Nos félicitations à l'occasion de la solennité de ce jour. Nos saluts à nos frères et aux amis de la Pologne réunis à Rapperswyl.

N°. 17. Les Polonais à Bucharest.

Nous, réfugiés polonais, célébrons pieusement le souvenir de nôtre lutte séculaire. Nous croyons aux luttes nouvelles et nous les attendons avec impatience.

Nous nous écrions, pleins de foi, avec nos frères et les amis de notre patrie réunis à Rapperswyl: La Pologne n'est pas encore perdue!

N°. 18. M. Beales, président de la ligue britannique à Londres.

Nous nous associons cordialement aux sentiments qui ont élevé le monument consacré à la lutte et à la gloire de la Pologne. Nous faisons des voeux qu'il devienne l'emblême de son existence indépendante et de sa grandeur, et que le ciel récompense ainsi sa bravoure et sa persévérance. Jouissant d'une grande liberté elle deviendra heureuse. Unie à l'intérieur, elle sera invincible au dehors.

N°. 19. Prohatzka. Le comité tchèque à Prague.

Honneur aux Polonais et salut fraternel à l'occasion de leur solennité nationale. Pour votre liberté et pour la nôtre!

Les frères tchèques.

N°. 20. La ville de Drohobycz en Galicie.

Salut aux frères exilés sur le sol hospitalier de l'Helvétie, célébrant le souvenir glorieux pour la Pologne de la lutte pour la liberté.

N°. 22. Les Israëlites polonais à Berlin.

Les Israélites polonais à Berlin expriment à l'occasion de la solennité du 16 août, leurs voeux les plus sincères. Plût à Dieu que nous puissions avoir bientôt en Pologne une solennité semblable, en honneur de notre émancipation du joug moscovite.

(Le centième anniversaire de notre servitude.)

N°. 22. Les Polonais et les Serbes à Belgrade.

Salut aux compatriotes et aux amis de la Pologne et de la liberté, réunis à la fête de Rapperswyl au nom des Polonais et des Serbes.

N°. 23. Adresse des Polonais résidants à Pesth.

(Traduit du polonais.)

Le sort a voulu que le monument consacré au souvenir de la lutte séculaire de la Pologne fut érigé à Rapperswyl, sur la terre libre de la Suisse. De nombreux représentants de divers pays se dirigent vers ce lieu, pour rendre hommage à l'infortune de notre patrie et à ses droits.

Nous soussignés, ouvriers et artisans polonais, qui travaillons rudement pour gagner notre pain, nous regrettons vivement de ne pouvoir prendre part à la solennité consacrée à la plus grande des martyres.

Mais qu'il nous soit permis de protester contre les violences inouïes dont notre patrie est victime, contre la barbarie qui s'efforce de détruire notre nation, pour envahir d'autant plus facilement les pays habités par les Slaves. Le monde est témoin des méfaits mongolo-moscovites, des persécutions inouïes de nôtre sainte religion, de la violence exercée sur la langue polonaise, de la confiscation des propriétés distribuées aux sbires, de la proscription en masse, sans égard ni à l'âge, ni au sexe, des tortures de toute sorte imposées aux habitans et de leur exil dans les mines de la Sibérie.

Parmi les exécuteurs de ces hautes oeuvres se distinguèrent et se distinguent: Mourawieff, le pendeur, Kaufmann, Baranoff, Potapoff, Bezak, Berg, Maniukin, Borejsza, Solowiew, Czerkawski, Zaniatin, Lerché et des milliers d'autres.

Malgré ces actes de cruauté, la Pologne ne succombe pas, et elle fait un appel à la justice de Dieu et du monde!

Nous déclarons en présence des représentants de tous les peuples, qui vont se réunir autour du monument polonais, que nous attendons, comme chacun de nos compatriotes, sonner l'heure de la grande expiation, à laquelle chacun de nous ira combattre pour l'indépendance de la patrie.

Pesth le 14 août 1868.

(Suivent de nombreuses signatures.)

Table de matières.

	Pages
Avant-propos	I
Discours d'ouverture de M. le comte Plater . . .	1
„ de M. Helbling président du Conseil municipal de Rapperswyl	5
„ de M. Henri Schmitt, délégué de la société démocratique à Lemberg	9
„ de M. Danielewski, délégué du district de Culm	13
„ de M. Ujeiski, poëte polonais de Galicie . .	16
„ de M. de la Forge, délégué du comité franco-polonais à Paris et de la rédaction du Siècle	19
„ du Landammann Saxer, ancien président du comité polonais à Saint Gall	25
„ de M. le professeur Kinkel	29
„ et tostes du banquet	35
„ du pasteur Sprüngli	36
„ de M. Henri Martin	38
„ de M. Elzanowski, délégué des commissions polonaises à Paris	48
„ du général Perczel	52
„ de M. Danielewski	53
„ de M. de la Forge	54
„ de M. Dormann, membre du Conseil municipal de Rapperswyl	57

Pages

Discours de M. de Steinbach, rédacteur de la *Patrie* . 59
„ de M. Page consul des Etats-Unis à Zurich 61
„ du commandant Walder ancien président du comité polonais à Zurich 63
„ du général Rochebrun 64
„ du docteur Kaminski 66
„ de M. le professeur Kinkel 69
„ de M. Mardfeld 70
Lettre de M. Victor Hugo 72
„ „ M. Jules Favre 73
„ „ M. Carnot 74
„ „ M. Eugène Pelletan 75
Dépêches télégraphiques 76
Adresse des Polonais résidants à Pesth 82

Errata.

Page 1, ligne 8, au lieu de: *se sont succédées*, lisez: *se sont succédé.*

Page 28, ligne 3, au lieu de: *sous de meilleurs hospices,* lisez *sous de meilleurs auspices.*

Page 62, ligne 11, au lieu de: *Vive les Etats-Unis,* lisez: *Vivent les Etats-Unis.*

Bz 11762